«Je ne me sentirai jamais **à la hauteur de mes parents»**

Daniel Picouly sera au Livre sur les Quais de Morges avec son dernier roman, *Le Cri muet de l'Iguane,* dans lequel il lève le secret sur son «héroïque» grand-père. Rencontre avec un romancier qui aime se confronter à son histoire.

Il dit qu'il fait partie de ces écrivains qui racontent des histoires pour éviter qu'on s'approche trop près de leur intimité. Par excès de pudeur? Sans doute y-a-t-il un peu de cela chez Daniel Picouly. La manière avec laquelle il s'installe à la table d'un bar-club parisien cosy pour se soumettre à l'interview y fait penser en tout cas: de trois quarts, le corps prompt à se lever et à se lancer dans de nouvelles aventures, le regard saisissant chaque occasion de glisser hors du face à face. Mais peut-être y a-t-il aussi de la modestie. Car Daniel Picouly a beau être un écrivain qui compte en publiant des romans pour les adultes et les jeunes depuis vingt ans, parler littérature dans des émissions de télévision qu'il anime, inventer des personnages pour le théâtre, il ne se prend pas pour quelqu'un. «Je ne me sentirai jamais à la hauteur de mes parents qui ont eu et élevé treize gosses! Ca c'est remarquable.»

En cette journée radieuse de juin, Daniel Picouly se montre cependant généreux sur lui-même en évoquant la figure tutélaire de son grand-père. Et sa fille qui passe son bac littéraire le lendemain.

Comment ce grand-père Jean Jules Joseph, J3 comme il était surnommé, qui aurait cent vingt ans aujourd'hui s'est-il imposé comme personnage de votre dernier roman?

A travers une photo sépia que j'ai de lui dans mon bureau et qui représente un beau jeune homme noir en costume trois-pièces et cravate dans les années

Philippe VERMES

C'est à travers cette photo sépia de son grand-père que l'écrivain a commencé sa dernière aventure littéraire.

Jean-Marie PÉrier

Avant d'écrire ce livre, Daniel Picouly n'était jamais parti sur la terre de ses ancêtres, à la Martinique.

20. Dans la mythologie familiale, telle qu'elle m'a été transmise par ma mère, mon grand-père a été un héros de la guerre de 14-18. La commémoration du centenaire de la Grande Guerre m'a donné envie de m'intéresser à ce «poilu» et d'écrire son histoire de jeune Martiniquais envoyé en métropole pour défendre le drapeau dans l'est de la France. Alors, j'ai cherché des précisions historiques.

Et vous avez levé un secret de famille. Vous avez été déçu de démasquer ce grand-père?

Cela aurait été dur si j'avais découvert un salaud. Mon grand-père n'a pas été un héros de la Grande Guerre mais il a fait preuve d'héroïsme social. Pour épouser une petite Blanche de Tarbes en 1918 quand on était un grand nègre, il fallait du courage. Le métissage à l'époque pouvait être choquant. Et puis, cette enquête sur mon grand-père m'a permis de découvrir la Martinique.

Découvrir?

Avant d'écrire ce livre, je n'étais jamais allé à la Martinique. Mon père, le fils de J3 (Jean Jules Joseph) non plus. Pas pour des raisons économiques. Mon père travaillait chez Air France, comme chaudronnier, il avait accès à des billets d'avion bon marché. Il n'y avait aucune trace de la Martinique dans notre vie. J'étais un Martiniquais de la Seine Saint-Denis.

Comment l'expliquez-vous ?

Au début du XXe siècle, les gens qui émigraient avaient surtout envie de se fondre dans leur société d'accueil. Ce n'est pas comme aujourd'hui où l'on voit les jeunes qui sont nés en France et revendiquent d'être du Maghreb. Et puis, mon grand-père a évolué dans un milieu populaire: il travaillait dans une forge où le fait d'être courageux comptait plus que la couleur de la peau. Il n'a donc pas revendiqué son lien avec la Martinique.

Nous, plus tard, on a rarement été obligés d'évoquer nos origines. Dans ma fratrie de 13, plusieurs de mes frères et sœurs sont blonds aux yeux bleus. Moi, on me prend facilement pour un Maghrébin. L'une de mes amies qui me connaît depuis 20 ans s'est d'ailleurs étonnée de découvrir que j'avais un grand-père si noir.

Qu'est-ce que cette origine a sculpté de particulier en vous?

Le métissage me touche beaucoup. Quand je croise des couples qui ne sont pas de la même couleur, je me dis toujours qu'il leur a fallu un courage supplémentaire pour se mettre ensemble. Moi, je suis le fruit d'une dilution du métissage. Pour autant dans mon travail de romancier, j'aime faire émerger les Noirs de l'histoire de France. Les gamins ont besoin de modèles pour grandir. Il faut leur présenter des héros noirs ailleurs que parmi les sportifs. Je suis fier de savoir que je suis quarteron comme Alexandre Dumas et que je viens d'Afrique.

Que diriez-vous à votre grand-père que vous n'avez pas connu s'il apparaissait brusquement?

J'aimerais surtout que lui me dise ce qu'il pense du livre que j'ai écrit. Si la reconstitution que j'ai faite de sa vie est valable. J'aimerais aussi qu'il m'emmène dans sa forge. Je serais son arpète *(NDLR: apprenti en argot)* et je le regarderais travailler. Je lui passerais les outils dont il a besoin. On apprend beaucoup à regarder travailler les gens. C'est une grosse erreur de croire qu'on n'apprend que dans les livres. J'ai appris à écrire en regardant mon père chaudronnier.

Comment avez-vous transposé cet enseignement dans l'écriture?

Mon père m'a appris à ne pas jeter le boulon qui reste quand on a démonté et remonté un moteur. S'il reste un boulon, c'est qu'il y a un problème. Quand vous écrivez un bouquin c'est pareil. Le sujet que vous avez déposé sur la feuille blanche, il faut le mener jusqu'au bout. Mon père m'a appris à polir des ailes de voitures pour qu'elles deviennent douces comme des plumes d'ange. Moi, je polissais avec entrain et quand arrivait l'épreuve de la lumière rasante, je découvrais qu'aucun polissage n'y résistait. Pour un auteur, l'épreuve de la lumière rasante, c'est la lecture du regard extérieur qui débusque les imperfections. En observant mon père, j'ai appris l'humilité d'apprendre: on est arpète d'arpète, puis arpète, puis après on sait. Quand on écrit, il faut souvent remettre l'ouvrage sur le tapis.

Que vous évoque la Suisse ?

Un souvenir de colonies de vacances organisées par Air France. Je me souviens que moi et mes copains redoutions de ne pas parvenir à retenir une envie de faire pipi dans une piscine suisse, car on était persuadés que l'eau des piscines dans ce pays si propre deviendrait bleue! **Véronique Châtel**

Le cri muet de l'iguane, Editions Albin Michel

Le Club

Daniel Picouly participera à une croisière littéraire sur le Léman lors du Livre sur les quais, à Morges, du 4 au 6 septembre. Gagnez une place en page 71.